

Séduction des sectes

**Michèle Larnaud,
Michèle Skierkowski,
Robert Pérès,
Françoise Wilder**

Ce qui nous importe : comprendre quel type de sujet est en train d'advenir.

Ce qui nous a heurté : le mot « psychanalytique » associé au mot « secte » dans la typologie des sectes exposée dans le rapport parlementaire de 1995.

Enfin, notre intuition, devenue hypothèse, des sectes comme prothèses paternelles.

Les membres des sectes seraient-ils les victimes de ce qui est arrivé au père en ce siècle : d'absolu chez Freud, il serait devenu relatif chez Lacan – rapport de même nature que celui, portant sur l'origine, entre Newton et Einstein.

Alors, victimes?

Dire que « du Père » manque implique-t-il la reconnaissance de certains déplacements dans la fonction symbolique? Répondre « oui » aurait pour conséquence d'accepter l'historicité de la fonction symbolique.

Certaines actions en justice nous montrent d'anciens sectateurs en « victimes ». Victimes intégrales, jouissant du bonheur d'être victime et de demander réparation.

Dans un texte de 1946, extrait de Culture et société, Roger Caillois nous parle de ce qui conduit certains dans les sociétés secrètes, ou plus exactement dans les sociétés avec secret. Le ton est vif et l'approche tranchante (1).

1. Roger Caillois, «L'esprit des sectes», in Instincts et société, n)24, 1945 pour le Mexique et l'Argentine, 1964 pour la France

L'esprit des sectes

Préambule

Divers écrivains, sollicités, l'imaginent, par les problèmes de l'époque, ont naguère attiré l'attention sur le rôle des sectes. Certains en font la théorie; d'autres les montrent à l'œuvre dans leurs récits. Il en est enfin qui, pour en tirer enseignement, invoquent leur propre expérience. Je laisserai de côté tout ce qui n'est qu'imagination il ne manque pas de romans, de ceux surtout qui s'adressent aux plus jeunes curiosités, pour mettre en scène les exploits de quelque association mystérieuse et toute-puissante qui, dans l'ombre des forêts ou au cœur des capitales, accomplit les rites d'un culte sanguinaire, exerce de terribles vengeance, assiste le droit et la vertu ou cherche à conquérir l'empire du monde. Confréries d'étrangleurs ou de flibustiers, sociétés de fanatiques ou d'ambitieux, de criminels ou de justiciers, toutes les variantes paraissent bonnes à flatter également, dans la rêverie enfantine, on ne sait quel goût naturel d'unir l'aventure et le secret. Mais il ne s'agit là que de fantaisies auxquelles l'adulte, en général, rougit de prendre plaisir. Pourtant d'autres, toutes proches de ces inventions qu'il méprise, lui sont destinées. Leurs auteurs, cette fois, ne les traitent nullement à la légère. Ils ne les donnent point pour des contes arbitraires, composés au hasard et seulement pour divertir. Ils prétendent déceler un besoin, proposer des moyens de salut, présenter une doctrine réfléchie ou un programme applicable. Ils regardent ce qu'ils exposent comme réel ou possible ou désirable. Par exemple, un romancier célèbre, Jules Romains, entreprend d'écrire la chronique fidèle et complète de son temps : il croit devoir consacrer un volume entier de son œuvre, qu'il intitule de façon significative *Recherche d'une Église*, à ces préoccupations étonnantes. On y voit un personnage interpréter l'histoire entière du monde à la lumière de la puissance qu'il suppose aux sectes. Elles seules, explique-t-il, ont tout conduit. Appliquant chaque fois avec intelligence une force efficace aux points importants, elles ont déclenché ou dirigé à leur gré, mais avec discrétion, les événements décisifs. Et d'invoquer les ordres monastiques et militaires, le Temple et les Chevaliers Teutoniques, janissaires et Assassins, les jésuites et les Francs-maçons enfin, dont il faudrait selon lui concerter l'alliance. Cet historien audacieux se contente de spéculer. Mais d'autres passent à l'action; et l'on décrit longuement les agissements ténébreux de conjurés décidés à empêcher la guerre en éliminant ceux dont les manœuvres, les calculs ou les imprudences mettent la paix en péril.

De la même manière, Thomas Mann dans *La Montagne Magique* trace un vaste tableau des tendances politiques qui partagent le monde moderne. C'est à la fois une somme et une enquête. Un théoricien se détache avec un relief singulier. Il défend des conceptions tranchantes avec une lucidité et une vigueur qui emportent l'adhésion. C'est un israélite, disciple des jésuites, et qui fût entré lui-même dans la Compagnie si la maladie n'avait interrompu son noviciat. Il oppose aux aspirations égalitaires d'un démocrate libéral l'idée d'une société communiste et théocratique, que gouverne au moyen d'une sainte Terreur une hiérarchie d'ascètes implacables. Je renvoie, sans insister davantage, à ce double et éclatant témoignage. Au reste, il ne manque pas de contributions moins riches et moins célèbres qui trahissent des inquiétudes analogues.

Ainsi, tout se passe comme si beaucoup de bons esprits ressentent aujourd'hui très particulièrement, et au moment où les mœurs comme les institutions paraissent en détourner, la séduction des sociétés secrètes. Ces esprits semblent caresser le projet de fonder une sorte d'Ordre, d'organisation qui joindrait au départ quelques hommes peu satisfaits du monde où ils vivent et désireux de le réformer. On se plaît à les imaginer concluant un pacte de solidarité qui exigerait infiniment plus qu'ils n'accordent au milieu dont ils sont issus et que ce milieu ne songe même à leur demander. Mais c'est justement cette discipline qui les attire. Ils y aperçoivent un gage d'efficacité. On conçoit cette communauté protégée d'abord par son insignifiance ou par son ridicule, puis gagnant peu à peu en étendue et en puissance. Restant toujours minorité d'élus, elle obtiendrait à la fin de diriger les destins de l'ensemble de la nation ou de l'univers. Du moins aurait-elle dans leur gouvernement une influence décisive, sans qu'en puisse rien soupçonner la multitude vaine, prétentieuse et bornée qui subirait pour son bonheur esclave ce joug le plus subtil.

Certes il s'agit de rêveries que j'amplifie encore et rends plus chimériques. Mais on aurait tort de trop les dédaigner. Elles dénoncent un malaise général et peuvent inspirer des initiatives viables. On en sourit quand on les rencontre dans les livres, mais on peut avec effroi les retrouver ailleurs et dans la vie même. Car c'est la nature des mythes que de chercher à prendre corps et à modeler la réalité à leur image. Il faut se garder d'un scepticisme de principe qui, plus aveugle que la naïveté, empêche de suivre les progrès miraculeux d'étranges destinées.

Dès avant la guerre de 1914, l'Allemagne offrait un terrain favorable à des aventures de cette sorte. Certes ce n'étaient encore qu'enfantillages. Mais enfin divers mouvements y songeaient avec complaisance ou en offraient le symptôme. La jeunesse, par bandes, faisait comme sécession de la société et cherchait sur les routes un climat plus propice à on ne sait quels désirs d'ardeur et de pureté. La guerre, puis la défaite exaspérèrent ces vellétés encore inoffensives et indéterminées. L'humiliation nationale démontra à faillite du monde ancien, depuis longtemps discrédité, dont beaucoup déjà avaient renié la médiocrité et qui tentait de se survivre à la faveur d'un vain changement d'institutions. L'étendue du désastre clamait cependant la nécessité d'un bouleversement radical. Elle désignait en même temps un but commun, urgent et grandiose, à tant d'énergies libres, aux aspirations encore indécises, bientôt en lutte ouverte avec l'ordre branlant et persécutées par lui. On sait assez que les associations secrètes de terrorisme et de vengeance furent alors prospères. Les corps francs prolongeaient la guerre aux frontières. Les Saintes-Vehmes punissaient les traîtres à l'intérieur. Le mouvement d'Hitler puisa là ses meilleures forces. Tout porte à croire qu'il se débarrassa ensuite de ces éléments trop réfractaires, mais leur sombre mysticisme présida à ses débuts. Il est sur cette première frénésie d'éloquents témoignages dont *Les Réprouvés* d'Ernst von Salomon demeure sans doute le plus direct et le plus instructif. Certes, de ces fanatiques, le nouveau maître sut plus fard éliminer ceux dont l'humeur comme religieuse se trouvait déplacée sur le terrain politique. Telles vertus turbulentes dont on use avec profit, quand il s'agit de conquérir le pouvoir, deviennent périlleuses, lorsqu'on s'y trouve installé et qu'elles risquent de s'employer contre soi.

Mais il faut maintenant ne s'occuper que du départ, du moment où les songes originels ne peuvent guère faire prévoir la terrible irruption que cette effervescence produit à la fin dans l'histoire quand, l'astuce se servant de leur pleine force dans des circonstances propices, on voit soudain une avalanche incompréhensible affoler et broyer plus d'un peuple. Dans un des premiers cahiers d'une revue qui en janvier 1941 recommençait à paraître dans Paris occupé, précisément

par l'effet dernier d'un tel cataclysme, Henry de Montherlant fait le récit d'une tentative où il prit part en 1919 avec quatre jeunes gens. Il s'agissait, dit-il, de former « une société un peu codifiée et un peu âpre ». Elle se trouva assez anodine en elle-même et jusque dans ses ambitions qui pourtant pouvaient être illimitées. L'auteur ajoute à sa confiance tant de commentaires et de renvois à de plus illustres exemples comme la chevalerie médiévale et le Bushido nippon qu'on sent bien qu'il recommence de prendre l'affaire à cœur. Quel mouvement le pousse donc, vingt ans après, à remémorer des épisodes si insignifiants d'une jeunesse oubliée, sinon la conscience confuse que quelque lien les rattache au spectacle qu'il a sous les yeux et aux grands événements dont il est témoin?

Qu'on relise enfin *La Gerbe des Forces* d'Alphonse de Châteaubriant. On a dit combien cet ouvrage conquit à la nouvelle Allemagne de précieuses sympathies dans les cadres de l'armée française. Il est visible que l'écrivain, invité à dessein à visiter le IIIe Reich, fut avant tout séduit par une certaine tentative, alors poussée activement, de reconstituer les anciens Ordres de Chevalerie. En fait, dans quelques forteresses perdues au cœur de la Forêt Noire et de la Courlande, on s'efforçait de préparer au rôle suprême de directeurs de la nation, puis du monde promis à sa conquête, une élite de jeunes chefs implacables et purs. L'essai, semble-t-il, n'eut pas de suites perceptibles. Le Parti, pour cette tâche, avait sans doute ses candidats tout prêts. Mais l'entreprise enflamma plus d'une imagination.

Il en était ainsi en particulier parmi nous qui avions fondé le *Collège de Sociologie* (1) dédié exclusivement à l'étude des groupes fermés : sociétés d'hommes des populations primitives, communautés initiatiques, confréries sacerdotales, sectes hérétiques ou orgiaques, ordres monastiques ou militaires, organisations terroristes, associations politiques secrètes de l'Extrême-Orient ou des périodes troubles du monde européen. On était passionné par la décision des hommes qui de temps en temps, au cours de l'histoire, semblent vouloir donner des lois fermes à la société sans discipline qui ne sut pas contenter leur désir de rigueur. On suivait avec sympathie les démarches de ceux qui, s'écartant d'elle avec dégoût, allaient vivre ailleurs sous des institutions plus rudes. Mais certains d'entre nous, pleins de ferveur, ne se résignaient pas volontiers à interpréter seulement. Ils étaient impatientes d'agir pour leur compte. Nos recherches les avaient persuadés qu'il n'existait pas d'obstacle que ne pussent vaincre la volonté et la foi, pourvu que le pacte d'alliance initial se révélât vraiment indissoluble. Dans l'exaltation du moment, rien moins qu'un sacrifice humain ne semble capable de lier les énergies aussi profondément qu'il était nécessaire pour mener à bien une tâche immense et d'ailleurs sans objet défini. Comme il ne fallait au physicien antique qu'un point d'appui pour soulever le monde, la mise à mort solennelle d'un des leurs semblait suffire aux nouveaux conjurés pour consacrer leur cause et assurer à jamais leur fidélité. Rendant invincibles leurs efforts, elle devait leur livrer l'univers.

Le croira-t-on ? Il fut plus facile de trouver une victime volontaire qu'un sacrificateur bienveillant. Finalement, tout demeura en suspens. Je l'imagine du moins, car j'étais l'un des plus

1. Les buts de l'institution ont été exposés dans trois manifestes parus simultanément dans le numéro de la Nouvelle Revue Française du 1er juillet 1938 et signés respectivement par Georges Bataille, Michel Leiris et moi-même.

réticents et les choses peut-être allèrent plus loin que je ne sus (2) Nous nous encourageons cependant par plusieurs exemples anciens et modernes, exotiques ou tout proches, et si rien d'irréparable ne scella cette conspiration, ce fut par lâcheté élémentaire et par l'effet de quelque doute qu'on n'avouait pas sur la fécondité d'une telle pluie de sang. La vaillance manqua, et aussi, je pense, la conviction. Pour moi du moins je craignais que ce meurtre, qui devait apporter à nos cœurs défaillants une sorte de baptême, ne nous donnât aucune des vertus et des ardeurs qui permettent de déplacer les monts. j'appréhendais qu'il nous laissât hésitants et timides, plus désarmés encore criminels qu'innocents. Tant il me paraissait vain de songer que l'horreur d'un forfait partagé pût opérer dans l'âme de miraculeuses transformations et rendre à elle seule indomptable le courage et éternel le serment de quelques hommes qui entendraient soudain s'opposer à tous les autres. Il est ici besoin d'une force qu'aucun rite monstrueux ne peut dispenser. Il faut la tirer de soi tout entière. A celui qui a su l'acquiescer, le crime et le sacré n'apportent jamais que des onctions superflues, quand lui-même croirait recevoir d'elles, comme Samson de sa chevelure, la vigueur surnaturelle qui le conduisit à la victoire en victoire.

Je n'ai eu dessein que d'ajouter sans plus ce témoignage à ceux qui précèdent. D'ailleurs je ne nourris aucune illusion excessive et sais fort bien le caractère misérable de ces ambitions vaniteuses. Mais je veux faire voir qu'elles sont répandues sous une forme ou une autre et qu'elles examinent d'emblée d'étonnantes extrémités. Qu'il en sorte presque toujours du vent n'empêche pas qu'elles existent et qu'elles dénoncent sans doute un malaise qui appelle la réflexion. Du reste ces rêveries ne datent pas d'aujourd'hui. Balzac et Baudelaire se complaisaient déjà dans l'imagination d'une compagnie de flibustiers puissants et mystérieux, raffinés et impitoyables, étendant sur les capitales et l'appareil des grands États un réseau secret de serviteurs, d'espions, de justiciers. Rien ne résiste à ces invisibles maîtres dont l'union et la discrétion font la force. On trouvera de la sorte d'étranges divagations dans *l'Histoire des Treize* et, chez Baudelaire, dans ses textes critiques. On découvrirait d'autres noms pour jaloner le siècle jusqu'à rejoindre Jules Romains et Henry de Montherlant (3). Ce goût de l'ombre et du pouvoir, cet appétit d'ordonner le monde suivant de plus fortes lois, sont-ils donc permanents? D'où viennent en tout cas de si longues et constantes inquiétudes? Voici des questions auxquelles il me semble urgent de trouver réponse.

2. Je fais allusion ici au groupe Acéphale, dont m'entretenait fréquemment Bataille et dont je refusai toujours de faire partie tout en collaborant à la revue du même nom, qui en était l'organe. Sur ce groupe où le secret était de rigueur, on trouvera d'intéressantes révélations dans *V.V.V.*, n° 4, février 1944, pp 41-49.

3. J'ai réuni les textes essentiels de Balzac, Baudelaire et D. H. Lawrence qui touchent cette question, dans un chapitre de mon livre *Le Mythe et l'homme*, N.R.F., 1938, pp. 193-204.

Secte et société

Entre les énergies que l'homme se trouve prêt à dépenser et les exigences que la société formule à chacun de ses membres, la coïncidence n'est jamais parfaite. Il arrive que l'individu ne veuille rien consentir et le voici réfractaire et dressé contre des commandements qui lui semblent à la fois odieux et factices. D'autres, qui sont fourbes, n'accordent pas davantage qu'une observance feinte et, se souvenant des moyens de parvenir, ne songent qu'à faire leur chemin dans la vie, comme ils disent. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils donnent. Ils ne savent que profiter et si leur avidité est ente, c'est seulement pour plus de sûreté. Mais il est apparemment des êtres dont la société, au contraire, ne parvient pas à épuiser le dévouement disponible. Ils voudraient lui apporter plus qu'elle n'entend recueillir. Sa législation laisse trop de jeu à ces individus. Ils en profitent, mais non sans quelque désir d'être une fois soumis à des règles plus strictes. Dans ce champ de forces affaiblies, mal orientées, divergentes, certains sentent l'envie qu'une plus étroite discipline oblige les énergies à mieux conjuguer leur effort utile. Ils souhaitent qu'elle compose avec science leurs effets, poursuivant également le luxe et l'inexactitude, le loisir et la négligence. On prévoit qu'une autorité rigoureuse, mobilisant l'ardeur éclairée et tenace d'un petit nombre viendra facilement à bout d'un monde qui éparpille ses ressources en une agitation privée d'efficace.

C'est une loi que tout groupe minoritaire se montre plus uni et plus entreprenant que le milieu indifférent ou hostile où il est établi. Sa morale est plus ferme, les obligations de chacun plus nombreuses et mieux définies. L'entraide y est fréquente et étendue. Il est des natures entières, anxieuses de s'engager sans réserve ni retour, avides à la fois de sacrifice et de puissance. Des exigences bénignes les laissent mécontentes. Des règlements médiocres et incommodes les irritent sans les rassasier, exaspèrent en elles des passions qu'ils entretiennent au lieu d'employer. Ces cœurs ambitieux attendent une servitude extrême. Ils rêvent d'un dévouement total. Si les devoirs d'une minorité de fait sont déjà si précis, jusqu'où n'atteindront pas ceux qu'une minorité de principe inventera de s'imposer? Aussi les voilà qui se retranchent délibérément de la société. Ils s'exilent d'un champ d'action où nul obstacle ne provoque nul coulage, mais où trop de complaisance annule la rébellion avant qu'elle se soit bien formée. Ils fondent ou imaginent des sectes, avec mots de passe, insignes et uniformes. Tout est bon qui affermit la communion, accroît sa portée, rappelle son existence, rend le pacte plus difficile à rompre. Par des serments solennels, par des rites volontiers sanglants, les conjures renoncent à toute attache ancienne au profit de la fraternité d'élection qu'ils jugent digne d'une obédience illimitée. Ils recherchent précisément, dans une solidarité abuse et infrangible, l'inféodation à un pouvoir qui ne ménage ni les biens ni les personnes ni les principes mêmes. Ils envient une législation qui ose réclamer une fidélité sans conditions, mais qui promette à une ardeur enthousiaste la pleine ivresse d'un triomphe absolu.

Morales opposées

La secte, par sa seule structure, suscite une morale très particulière et presque tout opposée à celle que reconnaît l'ensemble de la société. Les principes de l'une et de l'autre ne sont pourtant pas incompatibles, ordinairement du moins, mais on ne révère pas au même degré les mêmes vertus. Ici, la tolérance est estimée, elle est regardée là comme une faiblesse coupable. De même les deux milieux apprécient différemment les qualités qui donnent à la vie commune pour ainsi dire son climat, qui font sa douceur et sa facilité telles l'indulgence, l'impartialité, l'esprit de conciliation et de compromis. On les honore dans la société où elles inclinent tout à l'entente. Dans la secte, d'où on les bannit, chacun se fait gloire d'être implacable et tout renforce la haine et les conflits; la tiédeur est aussitôt soupçonnée; et la véhémence rassure au lieu d'effrayer.

Le choix des valeurs suprêmes se ressent de ces appréciations si diverses. C'est la sagesse et la sérénité qu'on loue, ou bien l'intransigeance et le fanatisme, ici vertus de combat et là vertus de loisir. Mais cette préférence n'est que l'effet de la nature même des liens qui, dans l'un et l'autre cas, unissent les individus.

La société recherche pour elle-même, pour l'ensemble de ses membres, le bonheur et la stabilité. Elle fuit tout bouleversement, élimine d'instinct les causes de trouble et entend vivre heureuse, c'est-à-dire sans histoire. Aussi les vertus qui s'y trouvent vantées et surtout pratiquées sont-elles des vertus d'apaisement, qui s'apparentent volontiers à l'inexactitude et à la négligence. Il n'y est pas trop défendu de fermer les yeux ou d'oublier. On appréhende le désordre avant l'injustice et souvent, si l'on pardonne, c'est moins par grandeur d'âme que par paresse de se venger. On s'abstient parfois de punir pour tout laisser en repos. Mais le mal continue et rien n'est réparé. On dirait que chacun se conduit comme celui qui souffre des dents et qui remet sans cesse de les faire soigner par la crainte d'une douleur passagère : il s'en prépare de plus vives car la carie progresse, et il faudra en venir à l'extraction. De même l'État qui n'ose trancher dans le vif, et qui, gagné par la gangrène subtile dont il devrait arrêter le progrès, ajourne toute mesure salutaire et s'en épouvante : il se destine clairement à la catastrophe.

Dans la société, on sait aussi que les principes ne doivent pas être pris à la lettre et que l'expérience apprend vite à y apporter du tempérament. Ils représentent, assure-t-on, un idéal inaccessible à des mortels grossiers et ignorants. Il serait dangereux de les transposer sans précaution dans un univers trop humain où règnent la violence et la ruse. Celui qui cherche un juste bonheur ou qui nourrit une légitime ambition n'a pas mieux à faire qu'à poursuivre l'objet de son désir, sans s'écarter assurément du droit chemin, mais aussi sans se soucier trop d'aspirer à une perfection absolue qui, on n'en peut douter, n'est pas de ce monde. Telle est la persistante sagesse populaire, qui varie peu avec les âges et les latitudes. Elle semble, de fait, la mieux adaptée à cette connivence élémentaire que constitue la vie en société, qui a pour fin principale son propre aménagement et où chacun reconnaît pour première et modeste ambition que de se trouver bien, sans gêner autrui ni en être gêné.

La secte au contraire est le lieu d'une morale extrême. La règle y est souveraine et doit être suivie exactement ou pas du tout. On n'admet ni erreur ni défaillance. Tout manquement est crime. L'indiscrétion, ailleurs vétille, est ici forfait. Qui est désigné comme un acte fatal ne peut se récuser invoquant l'excuse de quelque scrupule. Il démontrerait une timidité mal accordée au dévouement aveugle qu'il a juré. A-t-il pitié; recule-t-il devant le meurtre ou le faux serment; met-il

en balance la fidélité que lui réclame la secte et les commandements qu'il suivait avant d'y entrer et qui ne distinguent pas parmi les hommes une petite troupe de complices auxquels tout est dû et le reste du genre humain à l'égard duquel il n'est loi qui vaille; hésite-t-il, pris de doute ou de remords, il est disqualifié, il trahit ou trahira. Il n'est plus sûr. Qui n'est pas sûr est condamné.

La morale propre au groupe fermé ne se présente pas toujours, loin de là, sous ces traits extrêmes. Mais au moins convient-il de reconnaître en eux son aboutissement naturel. C'est bien là ce qu'elle veut, si elle l'obtient rarement. Car il faut, pour concevoir une telle dureté, des circonstances très pressantes et l'urgence la plus exceptionnelle. Mais qu'elle soit rendue nécessaire par la rigueur des temps, elle est aussitôt possible et sans rien inventer. Elle n'a qu'à exagérer un code et un esprit déjà existants et comme inévitables, qui constituent à vrai dire l'essence même de toute secte.

Dans toute secte, en effet, on retrouve l'orgueil d'être séparé de la foule, une affirmation de solidarité absolue, un vœu d'obéissance, enfin. Surtout on y constate une sévérité délibérée qui fixe à chacun des obligations définies et empêche qu'il cherche à s'y soustraire. En s'affiliant, il doit consentir, avec une aliénation partielle de sa liberté, quelque oubli de son plaisir et de son profit immédiats. En outre, la secte est une école continue de vaillance et de loyauté. De sorte qu'on la surprend enseignant sans le vouloir plusieurs vertus qu'il est difficile à la société de beaucoup encourager et qui semblent au contraire s'y dissoudre presque fatalement au milieu de l'indifférence {...]

En ce sens, les sectes apparaissent comme des réservoirs précieux et nécessaires de forces morales. Mieux, on dirait qu'elles en sont la source irremplaçable, tant il appartient peu à la société de pouvoir aisément affermir ces vertus. Elle repose en effet sur une égale observance de la règle utile et du préjugé absurde. Elle exige d'abord qu'on soit comme il faut, c'est-à-dire comme sont les autres. Elle y réussit sans peine et on voit la plupart se plier docilement à ce facile précepte, mais c'est faute d'audace ou faute d'imagination, nullement consentement réfléchi et valable respect. Celle-ci entretient une fausse vertu, faite de timidité, et de bêtise, qui dans le besoin ne lui sera d'aucun secours. Aussi malgré sa masse et bien qu'elle dispose des plus vastes ressources, la société est-elle faible au regard de la secte. Comme elle demande peu, on lui accorde encore moins. Bientôt, les vertus civiques disparaissent. C'est que l'intérêt général, plus lointain que le particulier, est le premier perdu de vue: on peut le léser, sans conséquences prochaines et on en abuse. Les obligations les moins précises sont de même oubliées avant les autres, car les violer n'entraîne pas de sanctions. A la fin, l'État doit requérir par la force les services qu'il lui est le plus indispensable d'obtenir, mais qu'on lui marchandé désormais ou qu'on s'ingénie à éluder. Il se trouve désarmé et en même temps il coalise contre lui les courages dont il a désespéré le bon vouloir.

La société, en effet, n'a pas d'emploi pour les énergies trop vives. Elle ne sait pas solliciter leur concours, et si elle les attire d'abord, elle les rebute ensuite presque nécessairement. C'est alors que, dégoûtés, les plus fervents s'écartent d'elle et s'adressent aux sectes. Celles-ci croissent et se multiplient d'autant plus nombreuses et puissantes que le milieu où elles se sont formées, plus détendu, plus discrédité, se montre moins capable de recouvrer à la fin ces natures généreuses, une fois qu'elles sont un peu assouplies ou résignées par l'effet des déboires que l'expérience apporte communément. Leur premier dégoût importe peu, mais un second refus est définitif et elles se détachent de la société sans esprit de retour. Il se forme alors des associations

qui se donnent à présent pour but exprès de renverser l'ordre établi. Qu'elles réussissent à prendre corps, à se maintenir, à dépasser cette première phase où elles ne peuvent guère provoquer qu'une agitation sans portée ni lendemain, leur triomphe est assuré à plus ou moins brève échéance. Il ne faudra que des circonstances propices, qui viendront tôt ou tard, et la révolution s'accomplira.

Recours à la secte

Qu'une société puisse sortir d'une secte ou en recevoir l'empreinte n'implique pas que chaque secte engendre une société. Il s'en faut de beaucoup. La plupart restent minuscules, se dissipent aussitôt ou végètent misérablement. Certaines n'existent jamais que dans une imagination romanesque, éprise de puissance et de mystère. Toutes peut-être commencent par là. Mais d'où viennent ces rêves d'une société moins imparfaite qui s'isole de l'autre et que dans l'ombre gouvernement des lois strictes et pures? Et des songeries si constantes ont-elles dans la nature même des choses sociales une raison d'être difficile à éluder? L'enfant n'est pas éduqué dans les principes qu'on lui conseille de garder aussitôt qu'il se trouve livré à lui-même. Tant qu'il reste sans contact avec la vie collective, il grandit, protégé par sa famille, sans s'écarter d'un cercle prévenant et ami, où chacun est occupé à lui rendre tout facile et aimable. Il est entouré d'affection et de soins. Ses gestes n'ont pas de suites redoutables. Il se meut dans un univers idéal, sans méchanceté ni obstacle, où on lui donne ce dont il a besoin sans qu'il ne fasse rien pour obtenir que prendre la peine de demander. Il doit cependant respecter exactement des commandements simples, qu'on lui apprend à observer en toutes circonstances et quoi qu'il lui en coûte. Aussi bien ne s'expose-t-il, ce faisant, qu'à des conséquences modestes. Mais elles lui paraissent effrayantes. Il accepte volontiers ces règles sans nuances, dures parfois, du moins toujours nettes. Mais dès qu'il sort du milieu familial, et qu'on doit le préparer à affronter seul les rigueurs de l'existence, on lui fait de tout autres recommandations, singulièrement plus souples. On le prévient en outre de ne pas toujours suivre les préceptes qu'on lui avait d'abord présentés comme absolus. Ces revirements déconcertent. Mais l'expérience apporte vite l'explication. Au reste ces contradictions sont inévitables.

« Ne mens pas », dit-on à l'enfant, pour lui apprendre ensuite à taire la vérité par politesse d'abord, puis par intérêt. De même, on lui enjoignait de ne pas flatter il constate vite dans l'adulation le chemin de la réussite. On l'invite à plaire aux puissants qui peuvent l'aider dans sa carrière. Entre le premier enseignement et celui qui bientôt le rectifie, le divorce est visible et continu.

C'est qu'on ne peut se passer d'aucun des deux. En effet le mensonge même a besoin pour être cru que dire la vérité soit une obligation. S'il n'était que des trompeurs, s'il n'y avait nul devoir d'être véridique, on ne se fierait à personne et il deviendrait inutile de mentir. De même la sincérité garantit la ruse et le joueur honnête permet au tricheur de faire ses dupes. Il n'est pas seulement la victime, mais encore la condition nécessaire. L'hypocrisie veut se faire passer pour vertu. Elle n'y parviendra pas s'il n'y a pas de vertu véritable, c'est-à-dire si chacun est hypocrite. Ainsi en va-t-il de toute fraude : elle vit de la droiture correspondante. Elle doit donc veiller à entretenir cette réserve dans l'instant même où elle y puise et l'entame.

Il est vrai que, pour l'ordinaire, on ne calcule pas tout. La plupart agissent de bonne foi : on instruit, croit-on, les enfants dans des principes qu'il faut bientôt corriger à cause de leur excellence même. Car qui ne les tempère est ridicule et excessif dans un monde où chacun les tient pour un idéal, certes, mais trop au-dessus des faiblesses humaines. La société n'est nullement composée, dans l'ensemble, de crapules ingénieuses que leur prévoyance avisée pourvoit à chaque génération d'un lot de naïfs. Au contraire, elle compte une forte majorité de gens honnêtes qui respectent la morale et entendent que leurs fils soient honnêtes comme eux-mêmes. Ils désirent seulement les préserver des disgrâces que trop de vertu attire aux chevaliers errants. Ils retardent d'ailleurs l'initiation le plus longtemps possible : Qu'ils gardent leurs illusions, disent-ils, ils apprendront toujours assez tôt les laideurs de la vie ».

Il reste que l'adolescent va au-devant d'une déception dès qu'il doit se mesurer avec la société. Il sait qu'il devra lutter et que les difficultés suivent l'indépendance. Mais il attend la rudesse et l'exactitude d'un franc combat. Il se prépare à affronter une épreuve où le courage, l'intelligence, l'acharnement font le départ des appelés et des élus. Or il tombe dans une mêlée surnoise où triomphent les recours qu'on l'instruisit à détester et dont la nature équivoque répugne d'ailleurs en lui à il ne sait quel instinct de loyauté et de grandeur, où il s'efforce en vain de n'apercevoir que préjugé. De fait l'orgueil et le cœur sont d'accord pour récuser des attitudes qui les choquent également. Cette honnêteté relative et mélangée d'indélicatesse, qui est la condition commune des hommes, paraît plus odieuse que le crime à une âme que seul l'absolu sait alors attirer. L'imposture installée au faite des honneurs, la complaisance tenue pour mérite, et l'hypocrisie regardée comme excuse au mal plutôt que comme un masque qui l'avilit encore, voilà plus qu'il n'en faut pour lui présenter le spectacle d'un scandale intolérable et pourtant incessant. On oublie que la révélation peut être tragique. Le plus sensible préfère ne pas insister. t je ne peux pas vivre dans un monde où tout le monde triche », écrit un jeune homme avant de se suicider. Est-il aveu plus significatif? La plupart, cependant, finissent par se résigner. Certains entrent en religion, d'autres tentent l'aventure outre-mer. Mais qui n'a rêvé d'abord d'une règle inflexible? On se prend à concevoir un climat rude et sain, dont l'air pur est mortel à tout germe corrupteur. Là n'ont pas accès l'histrion ni la prostituée. Intactes, dans leur transparence entière, y règnent les vertus qu'on réclamait naïvement au siècle, quand il est infaillible à les ternir. Dans ce milieu idéal, on se sait entre égaux, les devoirs sont stricts et l'honneur satisfait. La loyauté est de commandement, première et fondamentale discipline. Mais elle engendre la confiance, déjà mouvement qui ne se force pas et qui rend faciles les autres élans. C'est la secte déjà que cette revanche candide pressent et définit.

Retour à l'ordre

Certes, la part de la songerie est ici considérable. L'image, créée par le désir et le dégoût, simple contraste des vilenies aperçues, n'exalte le plus souvent que des intentions destinées à rester vaines. A l'extrême, tout demeure imaginaire ou prolonge dans l'adolescence, quand il faut entrer dans le jeu plus sérieux des adultes, les jeux pittoresques des enfants, à peine dépouillés de l'attirail merveilleux qu'avaient fourni les romans d'aventures à des conjurés puérils. Ce n'étaient alors qu'emblèmes sinistres, réunions dans des caves, pactes de sang et serments sur des

poignards. De la mascarade, on méprise peut-être maintenant les accessoires mais l'esprit persiste et nourrit l'activité nouvelle que fait naître soudain le besoin de jeter au cœur d'un monde sordide les fondations d'une alliance idéale.

On s'engage ainsi à d'irréprochables fidélités au sein de conspirations sans objet. Car, fait remarquable, aucun but n'est ordinairement formulé. On s'associe pour s'associer. On n'attend pas de profit de cette coalition pure. Elle trouve sa fin en elle-même. On ne lui demande que d'exister et elle remplit par là même entièrement sa mission. Elle apporte à chacun la conscience d'une sorte de supériorité invisible qui ne tient pas au personnage public qu'il représente aux yeux vulgaires, mais à son être intime et véritable, celui qui, anonyme ou couvert d'un nom secret, reçoit un appui total d'une source inconnue d'énergie qu'alimente en échange son propre effort. Le déploiement subit de ce secours obscur l'assure à tout instant d'un avantage que personne ne prévoit et qu'il tient pour décisif. Est-il rien de plus enivrant? Chacun se sent épaulé par la force indivise qu'il sert du meilleur de lui-même. Il en est à la fois le bénéficiaire et l'ouvrier. En apparence, il demeure un être flottant, docile, uniquement occupé de soi, sans défense ni ambition. Comme un avare, caressant sa cassette, se paie de toutes ses privations à l'idée qu'il dispose, sous ses haillons, des richesses et du pouvoir d'un roi, celui-ci se flatte de mettre en branle à son gré une puissance que d'être mystérieuse fait paraître sans bornes, et non pas incertaine.

Bientôt tout s'évanouit. Ces associations d'un jour se dissolvent insensiblement ou deviennent simples camaraderies qui ne sont l'occasion d'aucun sentiment intense. On se résigne à accepter les mœurs imprécises du monde social. On se laisse tenter par les charmes qu'il offre à une ardeur décidée à vaincre. On se résigne à la condition commune. Les conjurés éphémères se détachent de leur entreprise, dont le sens de moins en moins leur semble intelligible.

Victoire et ruine des sectes

Ainsi, ces sectes juvéniles se résorbent d'elles-mêmes. Nées d'illusions, d'un dépit passager, et non d'un ferme propos, elles succombent au premier assaut de la réalité.

De loin en loin cependant, apparaît dans l'histoire un effort de plus vaste portée. Jésuites et francs-maçons, exigeant une obéissance totale, semblent poursuivre des fins démesurées comme elle. Sur le secret dont ils s'entourent, sur les vœux qu'ils prononcent, sur la solidarité qui les lie, toutes choses exceptionnelles et qu'exagère encore le soupçon, on préjuge d'un appétit immodéré de domination. La société, appréhendant cette fois des desseins obscurs et trop fermement conduits, songe à combattre des sectes assez puissantes pour projeter de faire prévaloir leurs intérêts sur les siens. Elle les dissout donc ou les expulse, le plus souvent sans succès. Elles se reforment, elles reviennent, elles subsistent dans l'ombre, laissant passer l'orage et revenant ensuite à la charge. On finit par faire la part du feu. Au reste, leur importance accrue les a installées dans la société. Elles sont du même coup comme apprivoisées et songent davantage à conserver qu'à conquérir. Les voici soutiens de l'ordre qu'elles voulaient réformer. Un équilibre s'établit, sinon une bonne entente. Chacune s'allie à quelque faction et participe par son intermédiaire au gouvernement. Ont-elles vaincu? Ont-elles dégénéré? On n'en saurait rien dire. Triomphe et décadence vont ici de pair. Les vertus qui sont propres à la secte perdent, en effet,

leur raison d'être quand celle-ci voit ses ambitions satisfaites et son influence assurée. L'esprit de combat et de sacrifice l'abandonne. Bientôt, simple coalition d'intérêts, elle recrute l'ambitieux, et non plus le rebelle. Elle cesse d'opposer à la société un défi et un exemple. Elle n'en est plus farouchement séparée, de fait ou d'intention. Elle est au contraire de connivence avec elle, gagnée aux vices qu'elle prétendait guérir. On y respire le même air corrompu qu'on entrait en elle pour fuir. Toute opposition entre elle et le monde s'est atténuée. Les hautaines et redoutables vertus naguère requises de ses membres sont maintenant diluées. Il ne subsiste plus que des habitudes de discrétion, de solidarité, d'astuce, qui la recommandent à la brigade et lui perpétuent ainsi une existence diminuée. Le succès qui la comble, en même temps la perd. Il la livre aux faiblesses qui livrèrent les autres à son emprise. C'est maintenant son tour de se trouver vulnérable. La victoire a consommé sa véritable ruine que n'avait pas obtenue la persécution même.

Concevra-t-on une secte qui surmonterait cette épreuve perfide? Elle ne pourrait y parvenir qu'en imposant à la société entière la rigueur qui lui permit de la conquérir. Il faudrait dresser tout un peuple à un servage fécond et diriger vers un but unique la somme immense de ses diverses énergies. L'aventure est possible peut-être. Mais à quelle fin superbe destiner alors tant de puissance qu'on ne s'interrompt pas d'accumuler? Quelle qu'elle soit, la réponse doit être propre à faire frémir.

Résumé et conclusion

Telle se présente la fortune ultime des sectes; le même esprit pourtant les anime depuis la scission originelle jusqu'au heurt monstrueux de la fin. Tantôt il entretient une agitation frivole et insaisissable, sans prise sur le monde et presque idéale. Tantôt il commande aux grandes révolutions et catastrophes de l'histoire : à l'imagination des adolescents comme à celle des conquérants et des peuples, il propose les mêmes séductions et les persuade de séparer leur sort de celui d'un monde immobile et lâche où le souci de la prospérité personnelle ou familiale étouffe chez la plupart l'appel de l'aventure et du large. Voici le point du premier départ. On veut fuir une société dont les maximes conseillent à la fin de s'abstenir le plus souvent qu'on peut, fut-ce aux dépens de la justice et de la vérité, on désire se ronger sous une loi dont le service ne laisse pas autant de repos. Une instinctive protestation contre une vie médiocre au milieu d'êtres de rencontre que l'existence assemble sans unir, fournit à une jeune et ambitieuse rêverie l'image d'une troupe de compagnons choisis, fortement associés dans une lutte que le mystère, l'abnégation et l'héroïsme rendent toujours efficace.

On chercherait en vain un autre motif à l'attrait constant qu'exercent les sectes elles apparaissent comme la source éternelle du secret et de l'ardeur, de la loyauté et de la puissance. Et peut-être le sont-elles en effet. Peut-être dans les songeries puériles ou dans les tentatives qui ne durent qu'une saison, trouve-t-on le climat, fait-on l'essai de vertus nécessaires que la société n'est pas faite pour pratiquer trop exactement et qu'elle n'ose même louer avec excès. Elle en profite, mais pour les user. Loin qu'elle les cultive avec prédilection, elle les laisse dépérir. Elle décourage ceux qui s'y tiennent, leur montrant comme il est sot de suivre des principes qu'autrui respecte peu. Parfois même, elle sait mettre un frein brutal à un zèle qui gêne trop d'intérêts. Ce régime est ordinaire. Aussi est-il bon qu'on se forge non moins rarement l'idée d'un autre, tout opposé, où l'on fasse provision de rudesse, d'intransigeance, de discrétion, ou de telle autre règle de conduite dont l'apprentissage n'est possible que dans un cercle étroit et sous la pression de quelque nécessité.

Secte et société s'opposent donc de façon permanente et pour e bien général. L'esprit de la secte affermit dans les cœurs qui en sentent l'appel la vocation de faire partie d'une élite. Il les avertit en même temps des devoirs qui sont propres à une telle charge. Il leur enseigne les disciplines particulières qu'ils doivent accepter s'ils convoitent véritablement un destin d'exception. D'ordinaire, la société reprend et emploie les énergies indépendantes qui avaient d'abord tenté de faire carrière contre elle. Mais cette révolte les a trempées. Elles en sortent plus riches, plus adroites et plus fermes. Elles ont davantage à dépenser. La société où elles se résorbent, bénéficie d'un surcroît de force utile et les plus hautes formes de sa culture reçoivent à la fin un appoint précieux d'entreprises illusoire, arrogantes et rebelles où il entre beaucoup de jeu et de mirage, mais qui contribuent mieux qu'une croissance sans histoire à faire de l'adolescent un adulte aguerri. Les fils prodigues font davantage pour les civilisations que ceux qui ne quittent pas les chemins battus. Sans doute, il arrive rarement que les fugues aboutissent à des résultats qui vaillent. Tout retourne à l'ordre et au sérieux. La secte, si elle s'est formée, se dissout un beau jour et ses audacieux projets ne sont plus qu'un souvenir. Chacun pourtant a travaillé pour lui-même. Les buts merveilleux n'étaient que rêves, qui suivirent le juste sort fragile des rêves. Mais

les fermetés apprises, les serments observés, les honneurs maintenus, voilà l'acquisition durable.